

La compagnie des femmes

Elles se réunissent le plus souvent dans la cuisine. Le poêle à bois en hiver, les fenêtres ouvertes en été, la fraîcheur à l'ombre des vieilles pierres, tout cela garantit une température à peu près constante. C'est important.

Elles sont les plus nombreuses, ici, à la fin juin, qui est le mois des fruits rouges. La groseille, les framboises, les cerises et les fraises fourniront moins de confitures que le terreau des discussions. Au reste, elles ne parlent pas comme nous, les hommes, qui nous opposons volontiers. Chez elles, l'intime le cède au partage. Le temps de la parole, à celui de l'écoute.

Bien sûr, on pourrait commenter un événement. Mais au fond, a-t-on tellement besoin

de l'événement ? Ainsi, en Italie, croit-on fréquemment assister à la relation d'un fait passionnant : il ne s'agit que du temps qu'il fait.

On ne sait pas ce que c'est, la vie. On sait seulement ceci : elle ressemble – de très près – à ce que les femmes racontent, en juin, dans la cuisine, tandis qu'il monte des bassines un parfum chargé de sucre, tout à la fois âcre et fade, trop puissant.

Car nous ne savons plus, parfois, qui nous sommes. À force de boire, ou d'errer, nous avons perdu le fil.

Pas elles.

Elles se savent les rouages d'une machinerie compliquée, les descendantes d'anciens et beaux lignages. Ce sont leurs mères et leurs mères avant elles qui ont participé au travail de patience, au travail de longue haleine qu'on serait en peine de nommer, mais dont elles n'ignorent pas, elles, qu'à moins d'une catastrophe, il n'est pas là de s'arrêter. Le monde n'est pas comme ceci ou comme cela : le monde EST. Leur complicité profonde, c'est d'en reprendre infiniment la trame. Le petit

fait ses dents. Le voisin de ma cousine, celui qui a longtemps habité en Afrique. Toute la journée, le téléphone n'a pas arrêté. Rien de banal là-dedans, mais le polissage, chaque jour répété, de l'existence. Un polissage à la pierre fine.

Soudain, un ange passe, c'est-à-dire un homme, au verbe rare. Les conversations ont cessé net. Il va prendre une bière dans le frigo, maladroit, gêné parce qu'on le regarde. On voudrait vérifier, en collant son oreille à la porte refermée, qu'il s'éloigne bien. On n'ose pas. Déjà, quelqu'un a repris la parole. On l'a oublié.

Il manque des dents aux petites filles, autour de la grande table où l'écumoire a bavé rouge. Elles ont des robes légères, qu'on dirait faites dans le même tissu que celui qui habille leurs poupées. Leurs cheveux sont impeccablement tirés en queue-de-cheval, et ornés d'un ruban repassé de frais. Tout cela sent l'ordre et la propreté. En dessous, les jambes démentent, pleines de bleus, d'anciennes griffures. Au-dessus, le visage n'a jamais porté la mou-

dre trace de naïveté. Elles écoutent les mères entre elles avec quelque chose d'affamé. Qu'on ne fasse pas attention à elles, surtout!

De temps en temps, elles plongent le bout du doigt, rêveuses, dans les gouttes refroidies que les ustensiles ont perdues. Justement, l'une des femmes vient de relever un pan de chemise, révélant aux autres le peu de cicatrice que l'opération a laissé. Elles songent, avec une envie troublée, qu'elles auront un jour, elles aussi, des seins, et des grosses fesses.

Quand ces dames, extasiées, abordent le cas du petit frère, elles trouvent toujours qu'elles en font un peu trop. On lit sur leurs traits de la sournoiserie, et la menace d'un bon coup. Elles trouveront sûrement le moyen de le lui faire payer. Ce sera un drame extraordinaire.

Elles ne pensent pas à tout : elles pensent à tous. Aucune date d'anniversaire, aucune attention ne leur est étrangère. Et puis elles font des trafics, elles échangent des choses. Parfois, elles s'en vendent. C'est que l'éternité indubitable dont elles se sentent les dépositaires ne se passe pas des objets. Certains outils survivent

aux hommes qui s'en seront occupé. Mais les meubles, elles en sont sûres, resteront dans la famille. La frivolité leur est tout à fait inconnue. Chaque cadeau est un véritable cadeau, elles en savent le poids. Elles se connaissent.

Aussi, quand l'une donne à l'autre cette robe qu'elle ne porte plus – et si elle sied à l'autre –, la première ne dira pas que c'était trop moche pour elle, et la seconde, qu'elle était trop moche pour ça. La robe ne sera pas perdue, voilà l'important.

Elles s'arrêtent un instant pour faire du thé. Une tasse a été brisée dans l'évier, à moins que celle-là raconte comment, son compte en banque à zéro, elle a tout de même décidé d'acheter cela. Je suis folle (plus tard, quand elles ne seront plus que deux, et parlant de son amant, elle aura exactement les mêmes mots, je suis folle). Alors elles rentrent en elles-mêmes, elles se recroquevillent au-dedans, stupéfaites, malgré qu'elles savaient, d'avoir osé faire ça, la tasse, l'achat, l'amant. Elles éclatent de rire.

On ne se rendra jamais assez compte à quel point elles ont de l'humour.

Le petit vient d'apparaître. Il ne sera pas accueilli comme le père. On le prend sur des genoux, on l'embrasse dans le cou. Elles enlèvent un peu de sueur bonne entre leurs seins avant de le fourrer dedans. C'était ce qu'il était venu chercher.

Elles disent il m'a dit que, et l'autre, à moi donc ! Lui écoute en faisant semblant de sucer son pouce. Le jour qu'il ne le fera plus, il sent confusément qu'il n'y aura plus de ticket d'accès. Sa sœur, qui n'ignore rien du manège, prend l'air de plus en plus sournois.

Elles l'embrassent encore un peu partout, sauf là. Elles en ont pourtant tellement bavé. Des qui mentaient. Des qui partaient. Des qui buvaient. Des qui cognaient. Et puis la gamme en bémol, c'est presque pire, je te jure que je ne mens pas, ou bien ils tapaient du poing sur la table, et puis ils allaient le masser en douce dans la salle de bains.

Plus épouvantable que cela, qui est déjà bien assez, il y avait : rien, c'est-à-dire, où est-ce que tu as fichu ma chemise ?

Peut-être qu'elles lui disent cela, au petit. Peut-être qu'elles lui disent, tu n'es pas pareil qu'eux, tu ne ressembles à aucun d'entre eux,

tu aimeras l'une d'entre nous aussi furieusement, aussi profondément que je t'aime, là, maintenant, dans la cuisine, tu as cinq ans, on fait des confitures, mais sais-tu seulement pour qui? Ton cou est tendre à ne pas croire.

Dans les villages, dans les bourgs de France, il existe un vestige auquel personne n'a songé à toucher. Il ne sert plus à rien. Cependant, d'y toucher, ce serait une sorte de sacrilège. C'est le lavoir.